

ROBERT FILLIOU, *Eins, Un, One...*, 1984
Dés en bois, peinture, dés : dimensions variables, diam. : 900 cm

PARCOURS BIBLIQUE EN DIX TABLEAUX
Esther Benbassa & Jean-Christophe Attias

1. Robert Filliou, *Eins, Un, One...*, 1984

*« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.
Or la terre n'était que solitude et chaos. » (Genèse 1, 1-2)*

L'histoire des commencements de ce monde est bien connue. Elle continue de faire rêver, même si beaucoup de ceux qu'elle fait encore rêver n'y croient plus. Histoire d'un Dieu solitaire qui, un beau soir, ou bien un beau matin – mais il n'y avait encore alors, nous dit-on, ni soir ni matin, allez comprendre – en aurait eu assez justement d'être seul. D'un Dieu qui, par la seule puissance de son Verbe, créa le ciel et la terre, et tout ce qui s'ensuit. D'un Dieu qui ne semble pas avoir mis directement la main à la pâte, sauf peut-être pour façonner à sa propre ressemblance l'Homme, poussière détachée de la terre.

Immense programme, magnifique dessein, création parfaitement organisée que Dieu lui-même semble au premier coup d'œil avoir trouvée bonne. Œuvre soumise à des lois immuables, belle mécani-

que à peine bouleversée par la survenue de quelques miracles. L'Histoire, avec un grand H, peut alors commencer. Et elle commence mal. Première faute, premier meurtre, série ininterrompue de trahisons et de ruines, comme si la création, abandonnée par Dieu à elle-même et spécialement à la garde de l'homme, travaillait obstinément à sa propre destruction. Comme si le chaos, en son sein même, ce chaos auquel Dieu aurait soi-disant mis bon ordre, n'avait pas dit son dernier mot et aspirait à reprendre le dessus... Belle histoire, drôle d'histoire tout de même, et finalement travaillée par trop de contradictions pour qu'on lui fasse crédit sans réserve.

Autre scénario possible, peu biblique celui-là. Dieu, si Dieu il y a, n'est qu'un joueur invétéré. Et si nous nous racontons tant de belles histoires, c'est justement pour ne pas avoir à faire face à ce Dieu-là. Notre monde n'est que le fruit hasardeux d'un immense coup de dés, jetés d'une main puissante et maladroite, par un Dieu omniscient rêvant pour-tant de se laisser surprendre et de tromper ainsi son ennui. Les dés jetés, il compte les points et recommence. Les grands bouleversements de l'histoire ou de la nature ne seraient dans ce cas guère plus que nouveaux grands coups de dés. Jetés par une main qui, au fond, n'existe sûrement pas.

Fascination humaine, trop humaine, pour l'origine des choses. Comme si l'origine était la clé. Et pourtant, un scénario vaut l'autre, match nul, un-*ein-one* partout ! Loin d'apporter une réponse, ces scénarios sont au mieux la mise en musique de nos vaines questions.

2. Marc Chagall, *Hommage à Apollinaire, 1911-1912*

« Voilà pourquoi l'homme abandonnera son père et sa mère, s'attachera à sa femme et ils seront une seule chair. » (Genèse 2, 24)

On ne naît pas homme, on le devient. Dieu lui-même s'y est pris à deux fois. Il le créa d'abord d'un coup, mâle et femelle, androgyne en un mot. Se faisaient-ils face ? Se faisaient-ils dos ? Difficile à dire. Dos, sans doute. D'où ce sentiment de solitude. « Il n'est pas bon, dit Dieu, que l'homme soit seul » (Genèse 2, 18). Il sépare donc, en l'homme, le mâle et la femelle. Qui peuvent désormais se faire face. La séparation comme condition de la rencontre. L'autonomie comme condition du dialogue.

Le récit, dans le texte, n'est bien entendu pas si simple. Il est beaucoup moins politiquement correct, et Dieu, c'est clair, n'avait pas la parité pour règle d'action. La femme est tirée de l'homme beaucoup plus qu'elle n'en est séparée. Elle est une aide face à lui, beaucoup plus que son égale et son double. Et finalement, suite à quelques regrettables aventures, après un serpent, un fruit et quelques mensonges, c'est bien lui, l'homme, le mâle, qui désormais la dominera.

C'était peut-être bien parti. Cela a en tout cas vite mal tourné. Et pour réparer les dégâts, autant de la faute que de sa sanction, il n'aura pas fallu moins de trois, quatre ou cinq mille années, et encore, c'est loin d'être tout à fait gagné.



MARC CHAGALL, *Hommage à Apollinaire*, 1911-1912
Huile sur toile, 203,5 × 192 cm

Visitations

Dieu lui-même, en un sens, l'a dès le départ laissé entendre : « Ils seront une seule chair » (Genèse 2, 24). Il l'a dit au futur. Ce n'était donc pas pour tout de suite. Cela prendrait du temps. Pour qu'ils reconnaissent l'un et l'autre qu'ils sont bien faits de la même chair, de la même pâte, et que malgré l'originelle séparation, chaque moitié garde bien quelque chose, un souvenir, et même bien plus qu'un souvenir, de la moitié dont elle a été séparée. Pour que chacun, l'homme et la femme, veuille bien reconnaître en soi l'androgynie qu'il (elle) est resté(e), nonobstant les infinies variations d'équilibre, entre le mâle et la femelle, qui peuvent s'observer en chacun.

L'affaire n'est pas sans importance. L'amour – entre les hommes et les femmes, entre les hommes, entre les femmes – ne peut sans doute authentiquement naître que de la conscience de l'injustice de cette séparation de deux égaux, différents, et pourtant bien de la « même chair », comme si tout amour avait inéluctablement comme un léger parfum d'inceste.

3. Yazid Oulab, *Sans titre*, 2006

« Il arriva, après ces faits, que Dieu éprouva Abraham.
Il lui dit : « Abraham ! » Il répondit : « Me voici ! » » (Genèse 22, 1)

Effrayante disponibilité d'Abraham à sacrifier son fils, dans un acte d'obéissance inconditionnelle à l'injonction divine. Plus effrayante encore la disponibilité de son fils à être sacrifié. Dans la Bible, Isaac

comprend ce qui l'attend, ne dit mot, ne proteste pas. Dans le Coran (37, 102), Ismaël est plus explicite encore : « Mon cher père, fais ce qui t'est ordonné. Tu me trouveras, si Dieu le veut, parmi les endurents. » Isaac sera certes épargné. De même Ismaël. Jésus, autre fils sacrifié, mourra, lui, bel et bien, mais pour ressusciter.

Ce qui frappe en cette circonstance, c'est moins le sang qui coule ou ne coule pas, la main du sacrificeur qui frappe ou est arrêtée *in extremis* – que le consentement de la victime au sacrifice, à l'auto-sacrifice. Il y a au moins autant de violence et de cruauté dans cette absolue soumission du fils que dans l'obéissance du père ou dans l'injonction de Dieu. Oui, en un sens, le couteau du sacrifice et la peau du sacrifié, lorsqu'il est ainsi consentant, sont faits de la même matière. Et en un sens, la peau du sacrifié saigne déjà, avant même que la lame du couteau du sacrifice l'ait seulement effleurée. Là est le frisson du sacré. L'enivrante tentation de l'abolition de soi pour la plus grande gloire de Dieu.

Mais d'un Dieu qui, au fond, n'en demande pas tant, car ce que ce Dieu veut, justement, c'est moins la mort que l'obéissance, moins le sacrifice que le consentement au sacrifice. D'un Dieu qui, en dernier recours, choisit la vie, en arrêtant la main du père, en épargnant le fils ou en le ressuscitant. Le sens du sacrifice se retournant alors comme un gant, exaltation de la vie, non de la mort. Tant et si bien que rien n'interdit de penser qu'un Abraham, un Isaac, un Ismaël rebelles à l'injonction divine ini-



YAZID OULAB, *Sans titre*, 2006
Peau de mouton, 45 x 145 x 2 cm

tiale et s'y opposant de tout leur être n'eussent finalement pas été moins grands que l'Abraham, l'Isaac et l'Ismaël de la Bible et du Coran, qui, nous dit-on, s'y sont humblement soumis. La désobéissance, au bout du compte, pourrait n'être pas moins grande que l'obéissance. Car désobéir, c'est encore croire. Et ce que Dieu exige, *in fine*, c'est qu'on l'entende. Et qu'on lui réponde. Oui, « me voici ». Ou non.

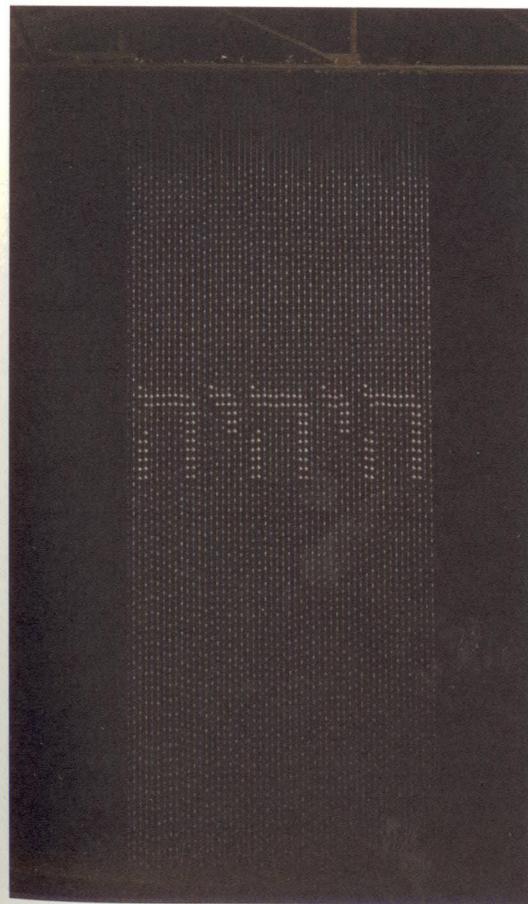
4. Eli Petel, *Might This Thing Be*, 2007

« Dieu parla à Moïse en ces termes : Je suis YHWH. Je suis apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob comme El-Sbaddai, mais par mon nom de YHWH je n'ai pas été connu d'eux. »
(Exode 6, 2-3)

Regardez l'œuvre. Il y manque une lettre.

Vous en voyez cinq, et vous avez raison. Et vous pouvez les lire de droite à gauche, comme c'est l'usage en hébreu, ou de gauche à droite, comme vous en avez plus vraisemblablement l'habitude. Mais en réalité, ces lettres, elles ne sont que deux, l'une répétée deux fois, l'autre trois fois. Un *yod*, un *hé*. Deux consonnes, pas de voyelles, c'est la règle en hébreu. Les voyelles, c'est vous qui allez les choisir, en lisant ce qui est écrit là.

Face à ce rideau mouvant de lettres, vous êtes en fait totalement libre. Vous pouvez les lire comme cela vous plaît, ces deux lettres, ces cinq lettres. Et vous pouvez les répéter cent fois, si cela vous chante. Ce petit bout de texte est circulaire, on finit par la lettre,



ELI PETEL, *Might This Thing Be* [Pourrait-il être], 2007
Perles, fils, dimensions variables

hé, par laquelle on avait commencé. *Hé, yod, hé, yod, hé, yod, hé, yod, hé, yod, hé, yod, hé, yod...* À l'infini. À votre gré.

Vous pouvez lire : « *Ha-YiHYéH ?* » Ce qui veut dire : « Cela sera-t-il ? » Et vous exprimez alors votre doute, votre incertitude, la fragilité de votre espérance. Mais vous pouvez lire aussi : « *HaYoH YiHYéH !* » Ce qui veut dire : « Pour sûr, cela sera ! » Et vous faites entendre alors votre foi ou votre détermination à faire vous-même ce qui doit être fait. Ces deux lettres, ces cinq lettres, vous le voyez, ne disent rien d'autre que votre entière liberté : liberté du doute ou de la foi, liberté de l'attente ou de l'action.

Libre, vous seriez donc libre. Mais seulement parce qu'il manque une lettre et parce que Dieu est absent. Il eût suffi d'une lettre de plus pour que les choses soient moins simples et pour que vous soyez soudain moins libre. Il eût suffi d'un *vav* (י) de plus. Car il suffit d'ajouter un *vav*, que vous n'avez pas, au *yod* et au *hé* que vous avez déjà pour disposer des trois lettres qui composent le nom ineffable, imprononçable de Dieu : *YHVH, Yod-Hé-Vav-Hé* (transcrit Yahweh dans la plupart des traductions de la Bible).

Une lettre de moins, c'est un peu comme si Dieu s'était absenté pour vous laisser libre. La liberté ne se déploierait ainsi vraiment qu'en l'absence de Dieu, voire contre lui. C'est du moins ce que vous imaginez parce que vous avez le nez sur l'œuvre et que vous ne voyez qu'elle. En fait, le *vav* est bien là, et Dieu aussi, et si vous êtes libre, c'est avec lui, grâce à lui, inéluctablement. Car *vav*, le nom de la sixième let-

tre de l'alphabet hébraïque, a un sens en hébreu. *Vav* signifie « crochet ». Le *vav* est donc bien là, que vous le vouliez ou non, c'est le *crochet* auquel l'œuvre est suspendue...

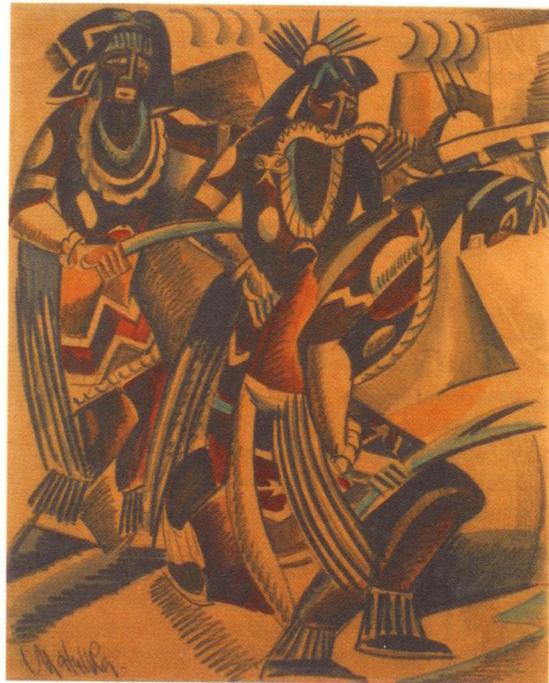
5. Jan Matulka, Hopi Snake Dance n° 1, 1917-1918

« Myriam, la prophétesse, sœur d'Aaron, prit en main un tambourin, et toutes les femmes la suivirent avec des tambourins en dansant. »
(Exode 15, 20)

Sauvés de la main des Égyptiens qui se sont abîmés dans la mer, Moïse et les hommes d'Israël viennent de chanter un cantique à la gloire de l'Éternel. Myriam, la prophétesse, sœur d'Aaron et de Moïse, et les femmes qui l'accompagnent prennent alors le relais. Se saisissant de leurs tambourins, elles chantent et dansent à leur tour pour célébrer la puissance de leur Dieu.

Les Hopis, Hébreux d'une autre manière, peuplade du désert d'Arizona, nous ramènent curieusement à leurs frères bibliques, pérégrinant pendant quarante ans dans le désert du Sinaï, sous la houlette du plus grand des prophètes. Comparaison sacrilège ?

Les Hopis avaient l'usage, en février, de prier les esprits *katchinas* de la pluie pour avoir de bonnes récoltes. Moïse, tout juste sorti d'Égypte, n'implore-t-il pas son Dieu pour qu'il donne de l'eau à son peuple assoiffé, marchant depuis trois jours en ces lieux arides ? À charge pour le Seigneur de transformer l'eau amère en eau potable.



JAN MATULKA, *Hopi Snake Dance n° 1* [Danse du serpent hopi n° 1], 1917-1918
Crayon, aquarelle et graphite sur papier, 38,1 × 30,5 cm

Visitations

Mais la révolte gronde chez les enfants d'Israël. Cette fois, ils ont faim. À Dieu de faire pleuvoir une nourriture céleste pour éprouver le peuple élu. Un peuple qui toujours doute de son existence et se tourne avec colère vers Moïse, regrettant amèrement l'Égypte, pourtant maison de l'esclavage. Survient Amalec qui attaque Israël à Refidim. Les bras levés vers les cieux, Moïse assure la victoire aux siens. Israël finit par reconnaître la puissance de Dieu. L'alliance est scellée.

C'est Moïse l'Égyptien qui réussit à faire de ce peuple une nation en lui transmettant la Parole, en l'initiant à la crainte de Dieu, en l'instruisant dans l'obéissance à la Loi. Ce même Moïse qui, lui, ne put jamais fouler la terre d'Israël. Destin inachevé de l'homme de l'entre-deux, du sacré et du profane.

6. Wallace Berman, *Untitled*, 1973

« Et il écrivit sur les tables les paroles de l'alliance. »
(Exode 34, 28)

Le Veau d'or, la honteuse rechute d'Israël dans l'idolâtrie, son scandaleux oubli du Dieu un, nous dit-on, seraient à l'origine du courroux sacré de Moïse. Indigne de recevoir la Loi, cette communauté de faibles et de rebelles ! D'un geste, Moïse aurait alors brisé au pied de la montagne les Tables de cette loi. Beau geste en vérité que de briser ainsi l'œuvre même de Dieu, cette pierre gravée de l'écriture même de

Dieu. Et si ce geste avait un autre motif que la colère de Moïse à la vue de son peuple infidèle ?

Observons d'abord que les secondes Tables, appelées à remplacer les premières, en miettes, ne seront pas de même facture. Taillées de main d'homme par Moïse lui-même, non point directement « ouvrage de Dieu ». Dieu n'y gravera sa parole qu'en un second temps. Et encore, il n'est pas absolument certain que sa parole, Dieu l'ait vraiment écrite, cette fois-là, de son propre doigt. Tailleur, Moïse a fort probablement joué aussi les graveurs, transcrivant lui-même la parole sous la dictée céleste.

Évoquant la confection de ces secondes Tables, le verset 28 du chapitre 34 de l'Exode manque en effet un peu de clarté : « Et il passa là avec le Seigneur quarante jours et quarante nuits, ne mangeant point de pain, ne buvant point d'eau, et il écrivit sur les tables les paroles de l'alliance, les dix paroles »... C'est bien le prophète qui « passa » toutes ces journées et toutes ces nuits en compagnie de l'Éternel. Mais qui donc est le sujet du verbe « écrivit » ? Moïse, à nouveau, comme le suggère naturellement le mouvement de la phrase ? Ou bien Dieu lui-même ? L'insistance unanime des commentateurs juifs, Saadia, Rachi, Ibn Ezra, Nahmanide et quelques autres, à affirmer que c'est bien Dieu, et non Moïse, qui « écrivit » les paroles de l'Alliance sur les Tables n'est sûrement pas de nature à dissiper le doute. Au contraire.

Ainsi, même gravée dans la pierre, même méticuleusement transcrite par le scribe sur son rouleau de parchemin, la parole divine manque finalement toujours



WALLACE BERMAN, *Untitled (Large Rock 90.1.5)* [Sans titre (Gros rocher 90.1.5)], 1973
Rocher, chaîne, assiette en cuivre sur un socle en noyer, 55,9 × 45,7 × 38,1 cm

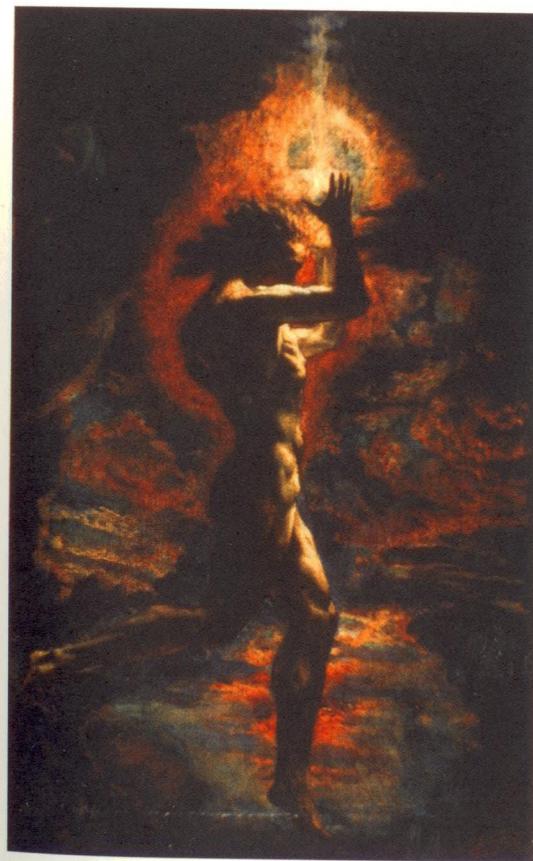
un peu de netteté. Ce flou minimal, cette toute petite marge d'incertitude, est peut-être justement ce que Moïse a voulu nous léguer en brisant les Tables originales, pure œuvre de Dieu, et en taillant lui-même les secondes, et en les gravant peut-être lui-même, d'une main juste un peu hésitante (après quarante jours et quarante nuits de jeûne, on peut le comprendre...).

Au fond, même s'il ne l'écrit pas, c'est toujours le lecteur qui *fait* (ou *refait*) le texte, comme le regardeur le tableau. Parce qu'il manque de clarté, parce que son écriture est, quoi qu'ait voulu son auteur, fût-il Dieu en personne, toujours un peu tremblante. À cette condition, à cette seule condition, un texte reste parole, jamais pétrifiée, toujours vivante. À cette condition, à cette seule condition, l'écrit libère au lieu d'enchaîner. L'âme du texte fait un avec le souffle de son lecteur.

7. Jean Delville, *Esquisse pour Prométhée*, 1904

« Ils s'avancèrent devant Moïse avec deux cent cinquante des enfants d'Israël, princes des communautés, membres des réunions, personnages notables ; et, s'étant attroupés autour de Moïse et d'Aaron, ils leur dirent : "C'est bien trop de votre part ! Toute la communauté, oui, tous sont des saints, et au milieu d'eux est le Seigneur ; pourquoi donc vous érigez-vous en chefs de l'Assemblée du Seigneur ?" Moïse en les entendant se jeta sur sa face ; puis il parla à Coré et à toute sa faction, en ces termes : "Demain, le Seigneur fera savoir qui est digne de lui ; celui qu'il aura élu, il le laissera approcher de lui." » (Nombres, 16, 2-5)

Tel Prométhée donnant le feu au genre humain, Moïse apporte la science au peuple d'Israël, la vraie



JEAN DELVILLE, *Esquisse pour Prométhée*, 1904
Huile sur toile, 91,5 × 61 cm

connaissance de Dieu et de sa Loi. Mais contrairement à lui, il n'a pas créé l'homme, puisque c'est Dieu et nul autre qui s'en est chargé. Et la science qu'il apporte, il ne l'a point dérobée ; Dieu la lui a transmise, il la transmet à son tour aux Hébreux. Il n'est pas non plus immortel, il mourra humblement sur le mont Nébo.

Moïse fait traverser aux Hébreux le désert du paganisme pour les conduire vers le Dieu unique du monothéisme le plus exigeant. Il ne tente certes pas de se mesurer à Dieu, comme le fit Prométhée. Et tandis que ce dernier reste enchaîné à son rocher, Moïse, lui, l'est à son Dieu.

Évidemment, Moïse n'hésite pas à discuter âprement avec lui, pour le convaincre, après la faute du Veau d'or, d'épargner à son peuple rebelle une sanction trop lourde. Au fond, pourtant, jamais il ne se révolte. Son pouvoir, il le tire de Dieu et il reconnaît le caractère absolu de sa dette. Selon Roger Caillois, « le pouvoir apparaît comme la réalisation d'une volonté », il « manifeste la toute-puissance de la parole, qu'elle soit commandement ou incantation »¹. Moïse était bègue, certes. Mais si le pouvoir « est une grâce extérieure dont l'individu est le siège passager », qu'il « la reçoit par investiture, initiation et sacre », et que « le roi porte la couronne, le sceptre, la pourpre réservée aux dieux »², alors Moïse en était bel et bien pourvu,

1 • Roger Caillois, *L'Homme et le Sacré*, Paris, Gallimard, « Idées », 1950, p. 111.

2 • *Id.*, p. 112.

puisque Dieu punit Coré et ses gens qui mirent en question le caractère unique de sa sainteté. La terre s'ouvrit et les engloutit.

Moïse, une fois de plus, guida son peuple en l'éloignant de ceux qui voulaient sa ruine. En l'appelant à l'obéissance. « Tout roi est dieu, descend d'un dieu, ou règne par la grâce d'un dieu³. » Et il ne règne que par le consentement. Caillois disait encore : « La discipline d'une armée n'est pas faite de la puissance des généraux, mais de l'obéissance des soldats⁴. » Et comme l'a montré La Boétie, il n'est de servitude que volontaire.

D'un pouvoir absolu, autonome, incontesté, se nourrissent les tyrans, oubliant qu'ils ne sont pas Dieu eux-mêmes. Lui dérobant son feu, tel Prométhée, ils finissent par s'y brûler. Les idéologies aspirant à créer un homme nouveau se prirent à ce jeu-là, enfantant des Prométhées sans foi, ni loi autres que les leurs. Le xx^e siècle, siècle prométhéen entre tous ?

8. *Auguste Bert, Prélude à L'Après-midi d'un faune, 1912*

« David dansait de toutes ses forces devant le Seigneur, il était vêtu d'un éphod de lin. » (*II Samuel 6, 14*)

La désobéissance du premier homme et de la première femme nous a condamnés à la mort qui rétablit l'ordre et clôt l'ère du désordre, inhérent à la créa-

3 • *Id.*, p. 113.

4 • *Id.*, p. 112.

tion. La mort, cette inconnue qui nous guette au coin de la vie.

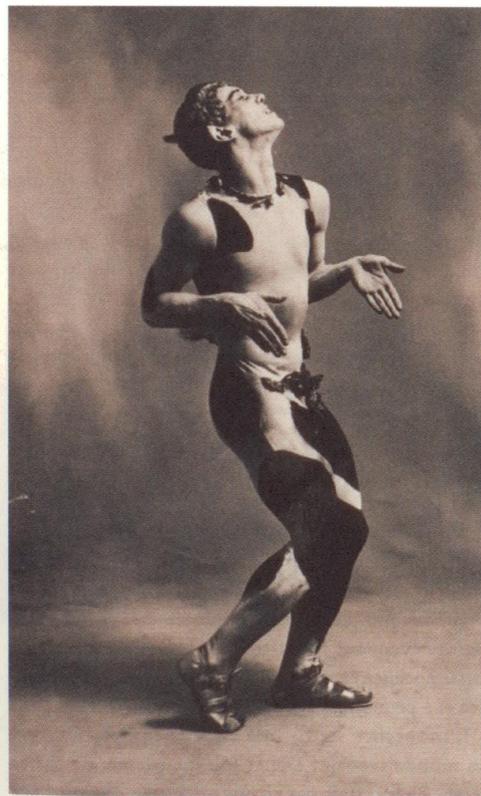
Cet élan vers l'infini, vers le sans-frontières, vers là où Dieu et l'homme ont une chance, même minime de se rencontrer, la danse, avec laquelle Nijinski se confondait jusqu'à en perdre la raison, est une tentative pour échapper à sa condition de mortel. Le sacré auquel elle confine est en même temps hommage à Dieu et révolte contre l'ordre qu'il a établi sur cette terre et qui brime celui qui ose s'y soustraire.

La transgression distillée par la danse dans le dépassement de soi est aussi lutte entre l'artiste-Dieu, lui aussi créateur, et Dieu lui-même, qui ne le reconnaît pas comme tel. Nijinski a fasciné des créateurs comme Rodin, Bourdelle, Bakst, Proust et d'autres, et enflammé les imaginations de son époque, tant il avait en lui le feu sacré, cette puissance du geste qui lui permettait de faire fi des pesanteurs du corps et de la terre.

Il était le Créateur. Dieu touchant terre, mais aspiré par Dieu, celui des cieux, vers lequel il s'élevait par l'effet d'une attirance magnétique. Il était ce Dieu susceptible de (re)bâtir l'univers, celui de l'artiste qui (ré)invente l'homme à partir de la glaise, du mouvement, du geste, du pinceau, de la couleur, des sons, des images, des lettres et des mots...

Un Dieu seul devant l'immensité de sa tâche que même la reconnaissance ne satisfait guère face au doute qui l'accable et le mine.

Leur tribut de l'artiste qui voulut être Dieu.



AUGUSTE BERT, *Prélude à L'Après-midi d'un faune*, 1912
Tirage gélatino-argentique, 13,5 x 8 cm

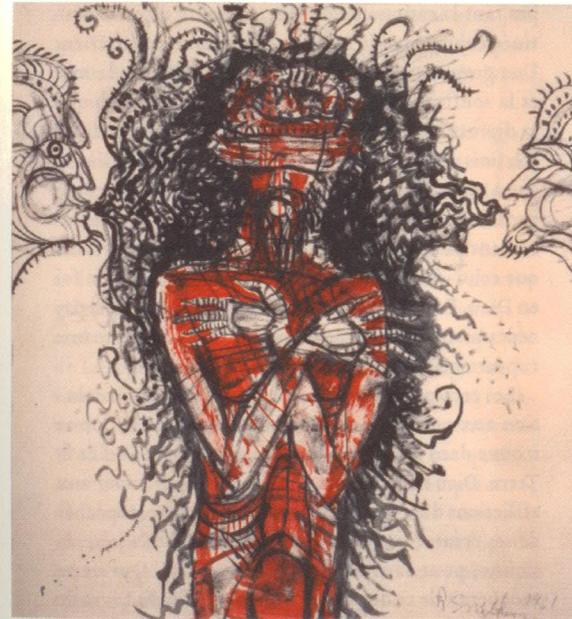
9. Robert Smithson, *Jesus Mocked*, 1961

« L'homme est né pour la douleur, tout comme les étincelles enflammées s'élèvent haut dans l'air. » (Job 5, 7)

L'homme de douleur, un abandonné ? Risée des puissants et des sots, de ceux qui manquent d'empathie envers l'humaine condition ? Mais de quel abandon s'agit-il donc ? Abandon par Dieu de celui qui souffrait par lui et pour lui ?

Dans les Écritures, le problème ne consiste pas à savoir pourquoi la souffrance existe, mais à découvrir les raisons de son inéquitable distribution. Qu'est-ce qui fait que les méchants prospèrent lorsque les justes sont dans la peine ? Question inséparable de la foi de l'homme traditionnel. Archétype de la souffrance dans la Bible, Job est un homme vertueux. Ses amis essaient vainement de trouver une explication à son sort, lui cherchant des péchés ignorés afin de restaurer l'équation de la souffrance et du châtement. Le livre biblique qui porte son nom s'ouvre sur sa complainte évoquant l'injustice qui le frappe. Job plaide son innocence et appelle Dieu lui-même à rendre justice et à prononcer un jugement.

L'innocence souffrante est-elle compatible avec un monde créé par Dieu ? Job lui-même, de par sa vertu, ne méritait pas ce qui lui arrive. Il finira par comprendre la nature divine de cette douleur fondée sur le mystère, un mystère qui exprime l'essence religieuse du monde. En réalité, le problème de Job n'est



ROBERT SMITHSON, *Jesus Mocked* [Jésus raillé], 1961
Huile sur papier, 96 x 89 cm

pas tant la rationalité ou l'irrationalité de cette destinée injuste que la relation de l'homme avec Dieu. Une grande partie de la Bible se penche sur le mal et la souffrance, mais c'est dans le Livre de Job que la discussion sur ces questions apparaît primordiale. Job finit par réaliser que le rapport à Dieu ne se limite pas à une causalité mécanique entre bien et récompense, entre péché et châtement, mais qu'il est infiniment plus complexe. Il accepte son malheur sans que celui-ci se transforme en argument contre la foi en Dieu. Et le livre conclut que la souffrance n'est pas nécessairement le signe du péché, ce qui marque une rupture majeure dans la pensée religieuse.

Les commentateurs chrétiens avancent que la solution aux questions soulevées dans le texte de Job se trouve dans la médiation de Jésus entre le Ciel et la Terre. Dieu envoie Jésus, son fils, pour participer aux afflictions d'ici-bas ; à travers lui, il rachète les péchés de ses créatures et se révèle à elles. Il tend la joue, la sienne, pour sauver le commun mortel. Qui ne se moquerait de ce don de soi ? En fait, la fin du Livre de Job se prolongerait ainsi dans le Nouveau Testament.

Job est cependant d'abord le symbole de l'homme qui souffre iniquement en ce monde et de la contradiction entre l'existence d'un Dieu juste et moral, et les tourments de l'homme bon. Ceux-ci ne sont-ils pas aussi mise à l'épreuve de la foi en Dieu ? Les tragédies du xx^e siècle ont cependant rendu cette question insoutenable. Abandon par Dieu de millions d'êtres humains écrasés, massacrés par la barbarie des hommes au nom d'idéologies

monstrueuses. Après Auschwitz, un théologien juif américain comme Richard R. Rubinstein évoquait lui-même, dans les années 1960, la mort de Dieu, faisant écho au *Zarathoustra* de Nietzsche.

Dans le monde chrétien notamment, c'est la figure de Jésus, désormais clairement identifié comme Juif, qui est approchée comme métaphore du génocide. À la fin de la guerre, le supplice des internés des camps est fréquemment comparé à la Passion du Christ et lorsque le camp de Dachau est libéré, l'avenue qu'empruntaient les SS est renommée le « chemin de croix ». Des artistes de l'après-guerre, qui s'emparent de la représentation christologique, soulignent les similarités entre le *Christ mort* de Holbein et les cadavres des camps que l'on découvre les bras en croix. D'ailleurs, en 1979, Jean Paul II n'a-t-il pas qualifié Auschwitz de « Golgotha du monde contemporain », déclaration qui a été perçue comme une annexion chrétienne, scandaleuse aux yeux de beaucoup, du martyr juif ? La Passion s'érige ainsi en symbole de toute souffrance humaine.

Est-ce Dieu qui s'est moqué de l'homme ou l'homme de Dieu ?

Comment croire, après Auschwitz, en un Dieu providentiel, agissant dans l'histoire et veillant sur son peuple ? Cette question se trouve inlassablement reposée par tous les génocides. Mais elle n'est pas la seule. Mort de Dieu, peut-être. Mais mort de l'humanisme d'abord, d'un humanisme au fondement même des Lumières, pierre angulaire de ce qu'on a coutume d'appeler la civilisation occidentale moderne.

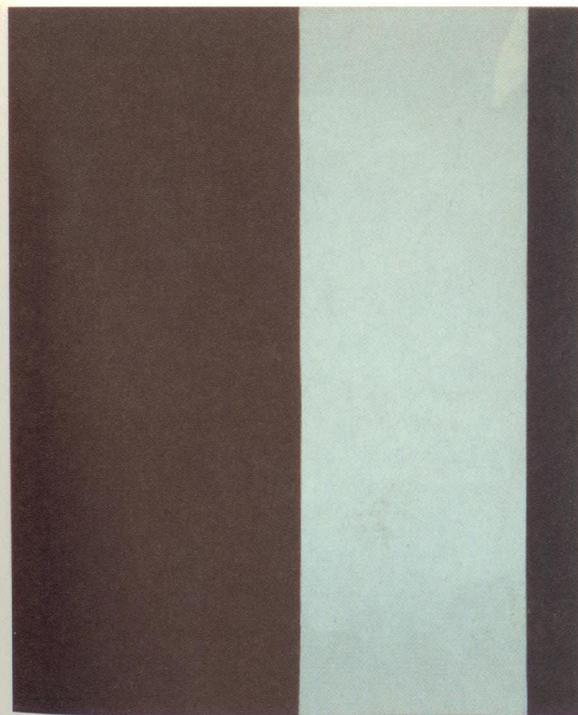
Traces du sacré

Souffrirons-nous désormais à jamais pour tous les abandons, pour notre immense solitude face à nous-mêmes ? Affrès à jamais inapaisées devant ce qui n'est plus...

10. Barnett Newman, *The Gate*, 1954

*« Vanité des vanités, vanité des vanités ; tout est vanité !
Quel profit tire l'homme de tout le mal qu'il se donne
sous le soleil ? » (Ecclesiaste 1, 2-3)*

Le clair, l'obscur.
Une entrée, un passage, une sortie.
La VIE, la MORT.



BARNETT NEWMAN, *The Gate* [La Porte], 1954
Huile sur toile, 192 x 236 cm